

Je ne l'ai pas vue venir

Je ne l'ai pas vue venir ; j'étais dans le silence fiévreux de ma tension portée sur les barrages en "V", sur les éclisses et les dos en palissandre, (*indian rosewood*), ou en acajou, ou ceux, étranges dans leurs épaules de veinules de cerisier massif, et sur les tables en épicea torréfié, ou en adirondack, qui est ce très vieil érable d'une région du Canada, j'étais dans les bois de ces guitares et dans ce que j'imaginai de leur lieu de naissance, et de la douceur ou de la rugosité de leur écorce. Mais aussi, sur leurs formes et leurs tailles qui peuvent être soit réduites soit grandes, comme les *Dreadnought*, ou les *Grand Concert*, et aussi le petite *OM*, attentif aussi aux frètes d'ébène et aux sillets en os, regardant les pans coupés vénitiens, la taille et la forme du manche, comme celui qui comporte 12 frètes et qui semble être plus musical que ceux en possédant 14, (hors caisse), et aussi, j'y repense à l'instant sur le bois de Koa qui au début, donne une sonorité peut-être par trop cristalline mais qui évolue maginifiquement, semble-t-il au fil des mois, vers une rondeur et une ampleur insoupçonnée des notes jouées ; je me suis penché sur ces différents types de guitares acoustiques, me promenant d'une précision maniaque à la recherche de chaque détail, à l'ouverture à la jouissance et à la flânerie d'un imaginaire où, à nouveau, je saurai faire chanter l'instrument, et oui, c'est ainsi et c'est vrai, je ne l'ai pas vue venir.

J'avais bien vu son nom sur mon agenda, mais personne, et ce depuis des jours, n'étant réellement là, je n'y ai pas particulièrement prêté attention. J'avais laissé ma porte entre-ouverte, et sortant un instant pour aller boire un verre d'eau, dans ce silence probable d'une salle d'attente désertée, je l'ai vue, là, comme pouvant attendre indéfiniment. Elle me jeta un regard de biais et reprit sa position initiale, fixant le fauteuil vide situé en face d'elle. Elle était là, comme dans un enclos et dans une sécurité, et en un endroit qui était de chez elle. Elle semblait à sa place. En repassant devant elle pour rejoindre mon cabinet, je me suis dit qu'il y avait aussi cette fin d'article que je voulais terminer de lire sur les façons différentes dont les essences variées de bois qui constituent les parties associées qui font une guitare peuvent vieillir et modifier ainsi leurs sonorités, et que je terminerai *aussi* avant de la faire

passer, de jeter un œil sur le site de ce petit fabricant Nord-Irlandais, qui fabriquait dans son atelier de luthier, des guitares au son magnifiquement suave. Le prix ne comptait pas, ou plutôt me servait seulement à déambuler et à me laisser aller à la seule passion de l'idée de me remettre à la guitare, à m'imaginer à nouveau savoir jouer, à nouveau savoir chanter. J'avais finalement pris goût à être dans mon monde au cabinet durant ces heures de travail. Seul, avec moi, et le cadre, un cadre qui pour une fois ne servait qu'à m'encadrer dans cette forme de liberté et de jouissance d'espace intérieur que je touchais du pied, et que je recommençais à explorer.

Le confinement m'avait mené à cette perception naissante : j'étais conquis d'être seul à partager mon cabinet. Car les patients étaient loin, fort bien, ceux qui ne venaient pas sans prévenir ne me dérangent plus, et, curieusement ce sont ceux qui, fidèles, venaient, qui me dérangent presque, en cassant de leur présence, mon rythme de survie. Je lui en voulais un peu d'être là, à m'attendre.

Quand je pris soudain conscience du bleu.

Je l'avais *bien* vu sans le voir, en traversant ma salle d'attente. J'avais vu du bleu, du bleu-outremer sur ses cheveux. Je vérifiais qu'elle était effectivement marquée sur mon agenda, et que je n'avais pas vraiment enregistré son nom, tant j'étais habitué à ce qu'elle ne se présente pas. Je fis le vide en moi, en rejoignant alors ma sensation d'absence à moi-même et j'allais la chercher. Ouvert et anxieux. Elle entra après s'être levée d'un bond gracile et animé malgré son surpoids. Elle ne toucha pas à la poignée de la porte comme je l'espérais, s'assit dans un sourire, je fermais la porte, m'assis en face d'elle, la regardai, presque dans une incompréhension, et je dis : « alors ? »

Elle me regarda, souleva sa frange et me dit « me voilà ». Je la regardais interdit, comme hésitant, et dis « quoi de neuf ? ». Elle dit : « j'avais envie de venir ».

- Ça remonte à quand finalement ?

- À fin Octobre.

Cela m'a semblé soudain très loin. Nos banlieues étaient radicalement situées à l'opposé l'une de l'autre, et il lui fallait près d'une heure et un quart de trajet en voiture pour venir jusqu'à mon cabinet. Nous nous étions vus en consultation une seule fois, lors d'une consultation puissante, durant laquelle ses certitudes s'étaient sans doute nuancées, par ma façon de répondre à ses

dits et ses affirmations concernant son surpoids. C'était une femme de 62 ans, intelligente, vive, dominante de la certitude de ses savoirs, gentille, barricadée, oubliée d'elle-même, donnant beaucoup aux autres, tant, que cela lui avait longtemps suffi. Elle m'avait raconté ses débuts d'inquiétude à propos de quelques à-coups d'hypertension et de sa glycémie qui commençait à s'élever, mais aussi de sa vie sociale et amicale intense, et de sa façon très appliquée de faire attention à tout, tout cela dans une bonhomie et une vivacité insoupçonnées. Elle pesait 103 kilos pour 1m58, mais la rapidité de son bougé et sa robe légère et vaporeuse, avait pu mettre en échec mon œil aguerrri. Je l'avais située vers 92 kilos, et elle faisait 11 kilos de plus. Il m'a fallu *décortiquer* sa façon de manger pour lui proposer une plate-forme de nourriture d'avant régime de meilleure qualité. Elle se battit en me disant que j'étais fou, que c'était trop, qu'elle ne pourrait jamais manger tout cela, que c'était quand même aberrant, alors qu'elle venait pour..etc..etc.

Je l'attendais, comme un vieux général imberbe d'une nation fatiguée, me laissant traverser et la laissant glisser sur mes joues jusqu'au bout de ses mots, mots qu'elle finit par entendre, en les comprenant mieux. Il y manquait une autre vérité, elle le sentit enfin, et dans un silence finit par me rejoindre. Quelque chose était là de sa douleur évitée, j'attendais qu'elle l'accepte. Ce qu'elle fit, finalement, d'autant qu'elle connaissait les choses de la psyché. Je finis par lui demander, « et le bleu » ? Il me faut dire que devant la luxuriance de ses cheveux noirs, mi-épaules, légèrement frisant, luisant d'un éclat de jeunesse, je m'étais demandé lors de la première consultation si cela pouvait être une perruque. Et là, il y avait deux méplats de l'épaisseur de trois doigts barrés, d'un bleu profond, type outremer de chez Rougié & Plé, qui courait de la racine à la pointe de ses cheveux. Elle suivit mon regard, et me dit « oh, çà, c'était le jour de mon anniversaire. J'étais confinée, seule, j'avais cette teinture pour cheveux, que j'avais achetée quelques années auparavant pour participer à un atelier, et je me suis dit que je voulais voir la mer pour mon anniversaire ! Qu'en pensez-vous, c'est pas mal, non ? ». Je ne répondis pas, et je lui demandais comment elle avait mangé ces derniers mois. Nous étions au cinquième rendez-vous pris depuis cette première fois, et c'était la première fois qu'elle avait pu venir. Car des gilets-jaunes aux grèves à répétition de novembre et décembre, chaque événement avait à chaque tentative empêché qu'elle puisse venir. Un court appel téléphonique, quelques

lignes sur un mail, nous avons malgré cela conservé un contact vivant : quelques mots, une ponctuation particulière avaient tissé un lien qui demeurait. Elle me dit, soudain moins rieuse, qu'elle avait réfléchi, et qu'elle accepterait tout ce que je lui proposerai pour tenter de lui faire perdre du poids. J'allais alors lui demander jusqu'où, vraiment ? Irait-elle même à modifier les rites alimentaires de son shabbat ? Elle me dit, oui, sérieusement simplement, comme se parlant à elle-même. Alors j'ai commencé à écrire, j'ai fait attention au comment, j'ai expliqué, elle acquiesça, me dit je commence dans deux jours, je vous envoie un rapport par mail dans 15 jours. Je dis d'accord, on fait ainsi. Au moment de partir, elle se retourna, et me demanda, combien étais-ce aujourd'hui ? Je répondis, 104. Elle me donna l'impression de partir en conservant le chiffre.

Une fois qu'elle fut partie, je sentis comme un vent qui s'éloignait. Je demeurais étonné, de ce qui venait de se passer et à propos de sa présence. Elle m'avait dit, c'est maintenant. C'est ce moment d'elle qui m'agitait, là. Ce moment qui venait chercher, se chercher, se donner aussi comme une offrande de confiance. Oui, c'était la force de sa confiance qui m'avait ému. Je décidai de revenir à ma guitare. Je pensais qu'une taille *Parlor* serait sans doute la plus adaptée à la reprise de l'instrument entre mes petites mains. J'avais probablement un trou d'une heure devant moi, j'allais pouvoir me réinstaller sur mon tapis voyageur. Je cliquais sur le site de *Brothers*, et lançai la démo sur le tapotement des différentes essences de bois servant au dos des guitares, à nouveau les mêmes noms étaient prononcés, et puis un nouveau que je ne connaissais pas « *ovangkol* », de la famille des *Caesalpinioideae*, grands arbres d'Afrique de l'Ouest, dont la gamme mélodique semblait, une fois réduite au dos et aux éclisses d'une guitare, parfaitement sereine, traversant du grave à l'aigu dans une même plénitude. J'en étais là, quand soudain la sonnette d'en bas vrilla. J'appuyais, interrompu à nouveau, sur le bouton de déverrouillage d'un doigt rageur. Puis un instant plus tard, personne n'entrant dans mon cabinet, je me dis qu'il s'agissait probablement encore sûrement d'un déposeur de prospectus qui avait utilisé ma sonnette pour entrer dans l'immeuble. Quelques minutes plus tard, je reçus le signal d'un mail qui arrivait ; Mr G. m'écrivait qu'il venait de déposer une analyse concernant son diabète dans ma boîte aux lettres, et qu'il attendait de moi que je lui envoie une ordonnance complète pour quelques mois, et que l'on se

revera, *sans doute après l'été*. J'hésitais un instant, pensait à lui, avec sa bouille d'un Sancho Pança sympathique, à sa grosse moustache retombante, et je lui écrivis que *non*, je n'enverrai pas d'ordonnance, et que je désirais qu'il passe au cabinet en consultation, et que cela pouvait même se faire tout de suite puisqu'il n'habitait pas loin.

Il me répondit d'une ligne : « ah, bon ? »

Puis d'un autre mail : « j'arrive ».

Je ne l'entendis pas entrer et s'asseoir, comme d'habitude. Il avait cette capacité qu'ont certains, et ce malgré sa taille et son poids, de ne pas marcher, mais de glisser en se déplaçant silencieusement. Dès qu'il entra dans le cabinet, il tendit sans dire mot son résultat. 8,3%. Ce n'était pas bon. Il aurait dû déjà revenir consulter dès Février, nous étions fin Avril, et ce n'était décidément pas bon. Alors, je décidais de faire au-delà de mes habitudes mesurées, je le pris entre quatre-z-yeux, et lui dit que ce n'était pas le moment de faire le mariole avec la nourriture, et qu'il devait arrêter le *Turon* et les glaces vanille-fraise. C'était son dessert d'ennui et de désirs, celui qu'il m'avait décrit avec ravissement après que nous fûmes, quelque part plus intimes. Je lui ai dit que je voulais qu'il soit face à moi, pour le lui dire car je me souciais de lui dans cette situation de crise. C'est pour cette raison que je ne lui avais pas envoyé d'ordonnance. Ses yeux malicieux me regardèrent un peu étonnés, il fit un petit geste, il acquiesça à nouveau, en disant j'ai compris, je rentre et je jette, j'en achèterai cet été à nouveau. Peut-être avais-je réussi à lui faire entendre ? Et j'y repense, lui aussi je ne l'avais pas vu venir, à nouveau face à lui, comme dans un soudain. Je me dis que c'était comme si j'étais autre, comme ayant perdu une automaticité de fonctionnement. Chaque patient qui se présentait, dans cet ordre rare et aléatoire, m'était évènement, éprouvant ma force à ressortir de mon enclos psychologique. Je me dis, « enfin peut-être que ce ne sera pas vraiment encore très long de vivre ainsi », et je sus aussitôt que je me mentais. Le confinement allait durer, d'une manière ou l'autre. Je repensais à Mr G., à ses envies qui faisaient envie quand il les vivait en les évoquant, à son potager, à ses poules et ses œufs dont il parlait à chaque fois habituellement avec joie et tendresse. Les poules.

Et là, le 11 Mai est là. Je ne sais si les patients reviendront, je ne sais pas si j'ai envie *vraiment* qu'ils reviennent. Car pendant qu'ils n'étaient pas là, pendant qu'ils étaient absents alors même que leurs noms étaient là, face à

moi, sans qu'eux le soient, un nom pour un rendez-vous, moi, j'étais là, et j'attendais, aussi absent. Et dans cette absence, quelques questions me sont venues, surtout sur mes manques, sur ce que je n'avais pas vécu, sur ce que je ne savais toujours pas. À nouveau, je me suis dit que je n'avais pas encore eu le temps, durant toute cette vie écoulée, de prendre le temps, par exemple, de connaître la réponse à cette question qui m'a accompagnée durant ces décennies, et qui concerne les poules. Oui, j'aurais aimé savoir, mais vraiment, totalement, tout ce qui concernait la vie de ces animaux dont j'avais si souvent vu dans mon enfance la tête tranchée du couteau mécanique, rapide et précis du vendeur de volailles sur le marché.

Combien de temps vit une poule ?

Combien d'œufs pond une poule par jour ?

Combien d'œufs en moyenne pond une poule durant sa vie ?

Existe-t-il une sorte de ménopause chez les poules concernant la ponte des œufs, indépendamment de sa durée de vie ?

Existe-t-il entre le coq et la poule, et ce quel que soit son âge une automaticité de fonctionnement, ou existe-t-il un vrai désir spécifique, et est-ce que le coq faisait la différence entre les jeunes et jolies, et celles qui avaient vécu plus de jours ?

Enfin et aussi, je me demande si le pouvoir fécondant des coqs est intact quel que soit son âge ?

Il y a en moi, ces questions concernant les poules ; depuis longtemps, et toujours les réponses sont reportées à une autre fois. Et puis, aussi et sur un autre plan, en cet espace vide que je ne parviens pas à remplir d'une manière qui me satisfasse, demeure aussi la question autre, qui est celle du *trou noir* et de celui de l'espace-temps que je voudrais vraiment mieux connaître. J'avais pensé que le confinement me donnerait ce temps, que je n'aurais plus d'excuses. Je me suis donné un autre temps, un de ceux que l'on croit prendre quand il vous a déjà pris, et que l'on suit pour ne pas tomber, un pied dans l'espace, un pied dans le temps. Avec mon projet immédiat qui est celui de la guitare, et même si je n'arrivais à recommencer qu'avec l'une d'elles qui ne serait pas chère, cette fois je veux connaître celle qu'un jour je choisirai. Je veux construire ce projet, en apprenant tout de la guitare, tout de ses nuances qui peuvent en faire une compagne tendre et forte. Je veux réapprendre, réapprendre, autre chose que le travail, autre chose que la pensée aux autres.

Les patients, eux, pourtant, ne m'ont pas quitté, présents en une sorte de *grouillance* que je ressens en permanence, et de laquelle j'essaie de m'échapper. Mais ils sont tous là, tous ces absents qui ont été de ma vie de tous les jours. Il y a ainsi, cette sourde qui me ferait presque pleurer de tendresse quand je la reçois : une belle âme souriante volontaire comprenant au quart de mot, fronçant le sourcil quand une nuance lui échappe, et son fils, qui semble un peu ombrageux, et qui veut toujours que l'on se batte à l'épée imaginaire quand il accompagne sa mère. Et aussi celle-ci qui n'est pas venue, et que j'ai appelée hier pour savoir comment elle allait. Elle aussi, presque sourde, mais ayant plus de 85ans, qui durant des années m'a abreuvé de bouteilles de vin blanc que son frère viticulteur lui envoyait. Elle me faisait boire pour que je ne lui dise pas qu'elle buvait trop. Un jour cela s'arrêta, elle devint sérieuse. Son frère plus jeune venait de mourir. Elle me dit, pour la première fois, j'ai peur, je suis seule. Hier, à peine après avoir décroché, elle dit de sa voix trop forte, de ne avoir à m'inquiéter, qu'elle allait bien, qu'elle fait attention, qu'elle prend ses médicaments ; j'eus l'impression après avoir raccroché, que c'était moi qu'elle rassurait et qu'elle se faisait du souci pour mon inquiétude. Et puis ce tout dernier, qui a pris trois fois rendez-vous pour ne venir qu'à la quatrième fois, et qui me dit derrière son masque en tissu, qu'il a 78 ans, que vivre ainsi ne lui dit rien, que lui, il a été entraîneur de foot amateur jusqu'à 68 ans, qu'il préfère partir que de vivre comme cela, et qu'il ne supporte plus ses enfants qui l'aiment trop, qui l'empêchent de sortir, qui font ses courses, qui veulent le préserver, *comme une plante verte*, me dit-il d'un sourire un peu mouillé. Non je ne veux pas, ça ne m'intéresse pas, cette vie. Qu'il sent trop de violence à se voir ainsi montré, pour soi-disant être protégé. Je lui dis qu'il peut sortir, une heure par jour que bientôt cela va s'arranger. Il me dit que non, vous avez entendu, mes enfants m'ont dit aussi, moi j'ai pas voulu écouter, on est fragile, à risque, on doit rester chez nous, mais moi c'est comme cela, je veux pas, j'aime sortir, j'aime venir chez vous, parce que je suis comme vous, j'aime les gens, j'ai besoin de ça pour vivre. C'est d'être avec eux qui compte pour moi, c'est pas juste la vie tout court. Il termine, et me dit : « ma femme, elle, elle comprend pas cela ». A la fin de la consultation, sans doute s'étant senti entendu, il se dirige vers moi, comme pour me donner une accolade, et je lui fais au revoir de la main en reculant. Il part, encore déterminé.

Il est 19h20, et je ne sais pas exactement ce que j'ai fait aujourd'hui. J'ai un peu travaillé, comme dans un ailleurs de moi, et je ne connais rien de plus sur les poules ou le trou noir ; je décide de rentrer chez moi à pied, j'arriverais juste pour les applaudissements de 20h. L'avenue est vide, quelques rares voitures qui roulent trop vite, une petite queue devant l'épicier, toujours cette femme en robe de chambre molletonnée rose, qui demande qu'on lui paye à manger. Je l'ai déjà fait, jusqu'au moment où elle est devenue exigeante. Elle est ronde et ferme, je ne sais si elle a besoin de tout ce qu'elle mange.

20h03. À peine entré, mon fils me dit qu'il rejoindra sa ville d'étudiant le 15 mai. Et je me rappelle aussitôt dans cette chaleur joyeuse qui m'enveloppe, que ce confinement a été aussi une période heureuse. Depuis deux mois, il est ici, et pour la première fois depuis 4 ans, aussi longuement. Je parle avec lui tous les jours, sur tout, en riant, en discutant, dans le silence et dans les mots. J'aurai donc aussi vécu ces soixante jours avec ce fils, dans une ossature familiale renouvelée, qui m'a permis, ainsi, d'avoir un champ d'ailleurs et d'affect qui s'est empli presque chaque jour, comme se substituant en partie aux champs intersubjectifs habituels des rencontres au patient.

Et puis ce fils connaît bien aussi le trou noir, et il a essayé à nouveau de me l'expliquer. Mais je n'ai pas encore tout compris. Quant aux poules, il m'a dit qu'il allait se renseigner. J'attendrai qu'il m'en parle.

Je réalise soudain que même ce 11 Mai est arrivé sans que je le voie venir. Il est accouru, on l'attendait, on en parlait, il est presque là. C'est comme si tout ressemblait un peu à ce que les malades ont vécu avec ce virus. Tout à coup, la bascule, le changement, la présence que l'on n'a pas eu le temps d'anticiper, que l'on n'a pas vu venir. Avec la reprise, c'est autre chose qui se présente, quelque chose qui se déguise à nouveau.

J'ai ainsi comme l'impression, qu'une part de mon ancienne vie avec les patients s'est perdue ; du moins celle qui me faisait en silence et jusqu'à présent, celle qui me mettait toujours en ce lien, comme en un équilibre, entre ce que je leur devais et ce que je me donnais, toujours plus de l'un et oubliant souvent l'autre. Pour moi, c'est comme si la vie ancienne s'est estompée, et que j'ai commencé de balbutier sur cette nouvelle façon de vivre. Que j'ai goûté, car j'avais le temps de la vivre.

Quant aux patients, je pense à eux, à ceux que je ne vois plus, et je me demande comment seront les retrouvailles. J'ai le sentiment que nous serons

un peu hésitants et malhabiles dans notre chacun pour soi, un peu gênés aussi en évitant de parler de ceux qui ne sont plus là, heureux de nous poursuivre, et plus lourds de ces joies perdues.

Nous nous retrouverons, mais comment ? Serait-ce dans la normativité écrasante de ceux qui ont survécu ? Je ne crois pas, je crois que même si nous reprenions l'habitude de l'habitude, nous ne pourrions que nous souvenir et de la prudence, et de la joie, et de la tristesse aussi, ainsi que de la force fidèle de l'espoir.